Les Souliers Bleus de Lucette.

—Allons, lambine, allons !

M. Maroquier, engoncé dans sa pelisse, bat la semelle d'impatience dans le vestibule.

—Vas devant, papa, je te rattrape ! lance une voix fluette du haut de l'escalier.

Puis, vive, dans un froissement de tulle, Melle Lucette retourne à sa psyché. La vieille nourrice rapproche la lampe et Lucette se cambre, fait des grâces, des ronds de bras, et se mire, et s'admire.

—Toute pimpante, ma robe, n'est-ce pas, Noune ? Et ce corsage avec fleurs ! Et cette fine aigrette qui vacille en mes cheveux ! Dis-moi donc que c'est joli ? Je me suis mise en frais, tu comprends bien : un réveillon chez le général ! Tout le grand monde de la petite ville y sera ; et, d'abord, cette excellente vieille douairière de Miramas.... puis aussi le neveu du général.... si bien que.... Mais dis-moi donc que je suis jolie ?

—Oh ! oui, jolie, jolie ! exclame la bonne vieille pour la centième fois.

Alors Lucette prend sa jupe du bout des doigts, la relève gentiment et, avançant le fin bout de ses petits pieds, elle se met à polker, mazurker et valser, fredonnant légèrement :

—La ! la ! la ! Mais le plus joli de tout, sans contredit, ce sont mes petits souliers de satin bleu ! Tra la la ! Regarde-les, sous le bord de ma robe, qui passent furtivement, puis rentrent leur nez pointu comme deux petits furets. La la la ! Tra la la ! Oh ! mes fins souliers bleus, j'en suis folle, j'en raffole !

—Ton père doit être loin. Sauve-toi, sauve-toi, linotte !

La bonne vieille jette une mante fourrée sur les épaules charmantes de Lucette, puis ordonne :

—Maintenant, vite, tes guêtres !

La linotte éclate de rire :

—Des guêtres ? Ce serait bon au centre de la ville, mais ici, dans le faubourg, presque à la campagne, sur une belle route sèche et par une nuit tout étoilée, tu plaisantes ! Puis je veux voir trotter au clair de lune mes petits souliers bleus.... Tra la la ! Bonne nuit !

Voilà Lucette partie. Les souliers fins, comme deux vrais furets, dégringolent les marches, puis trottinent sur la route.

Un sanglot dans la haie.

Lucette s'arrête et reconnaît le petit garçon d'Hubert, le terrassier.

—Ah ! c'est toi, Mimile ?

—Oui, Mamselle.

—Pourquoi pleures-tu ?

—Parce que Noël m'apportera rien.

—Tu as donc contrarié ton papa ?

—Oh ! non, Mamselle, j'ai pas le temps : quand papa rentre du travail, je dors déjà ; je dors encore quand il part.

—Tu as taquiné ta maman ?

—Oh ! non, Mamselle : maman, rien ne la taquine.

—Tu as battu ta sœur ?

—Oh ! non, Mamselle : elle est plus forte que moi.

—Alors, nigaud, Noël t'apportera quelque chose. Tu n'as qu'à mettre ton soulier dans la cheminée.

—C'est que voilà.... j'ai pas de souliers !

Lucette abaisse son regard et voit que le gamin a les pieds nus dans l'ornière. Une grosse pitié lui gonfle le cœur.

—Mets le soulier de ton papa.

—Oh ! non, il est trop vieux et trop vilain : Noël voudra jamais rien mettre de beau dedans.

Et Mimile, en extase, fixe au clair de lune les souliers bleus de Lucette.

—Oh ! Mamselle, m'en faudrait comme les vôtres.... et pour sûr que Noël y laisserait ce qu'il a de plus chouette !

Lucette, sans plus songer au bal, à la douairière, au neveu du général, trouve l'idée si drôle et si plaisante qu'en un vrai coup de cœur d'enfant gâtée, vlan ! elle vous enlève un de ses souliers bleus, vlan ! elle fait sauter l'autre, les plante tous les deux aux mains gourdes de Mimile et, chaussée seulement de ses fins bas de soie, elle s'envole sur la route. Aïe ! que la terre est froide ! Aïe, que les cailloux sont pointus ! Mais chut ! Là-bas, devant la grille du général, M. Maroquier bat la semelle d'impatience :

—Allons, lambine, allons !

Sur le tapis moelleux et tiède de l'escalier, les pieds de Lucette s'enfoncent et se réchauffent délicieusement. Mais déjà c'est le parquet froid de la salle de bal. Lucette avance à petit pas. Mon Dieu ! si, dépassant sa jupe, allait se montrer le bout de son pied rose dans son bas transparent ! Heureusement il y a les révérences à faire. Lucette les multiplie, profondes ; puis, sans bruit, vitement, elle gagne un petit coin, s'asseoit sur un siège très bas, ramène les plis de ses jupes et, aussi loin qu'elle le peut, rentre, cache, enfonce ses pieds sous sa chaise. Elle est sauvée.

Pas du tout. Un officier glisse vers elle, s'incline avec souplesse et l'invite à valser. C'est lui, le neveu du général. Une moustache méchante avec des yeux timides ; il est charmant. Si charmant que Lucette, toute rose, sourit, se lève étourdiment, va se laisser entraîner.... le froid du parquet l'avertit. Elle ne peut pas : on va voir qu'elle n'a pas de souliers. Et, toute rouge, elle refuse :

—Merci, je ne danse pas.

Le neveu du général, les yeux méchants et la moustache timide, s'éloigne avec raideur. Lucette saisit bien qu'il l'a mortifié, que de lui-même il ne reviendra pas l'inviter ce soir-ci, ni peut-être aucun autre soir, et elle en a le cœur gros. Est-ce que son petit coup de cœur va lui coûter aussi cher que ça ?

Ses mélancoliques réflexions sont troublées par la maîtresse de la maison qui accourt effarée :

—Pourquoi refusez-vous de danser avec mon neveu ? Il est très humilié.

Puis passe le général :

—C'est mal : je suis fâché.

Enfin survint le papa :

—Quel caprice ! Es-tu folle ? Je veux que tu danses tout de suite avec ce jeune homme, tout de suite !

Lucette est à présent toute pâle. Elle ne sait plus que dire ; elle prévoit un esclandre.... elle a envie de pleurer.

Mais juste à point, voici que, en brouhaha, entre cette excellente vieille douairière de Miramas. Sauf Lucette, tout le monde l'entoure et lui fait fête.

—Oh ! mes amis, s'exclame-t-elle, tout essoufflée encore, je viens de voir un miracle, un vrai petit miracle ! Vous savez que tous les ans, ma voiture pleine de jouets, je fais ma tournée de Noël chez tous les pauvres et entre placer moi-même mes bibelots dans les souliers. Dieu sait quels souliers je vois, depuis le sabot fendu jusqu'au brodequin dont la semelle baille ! Eh bien, pour la première fois, j'ai trouvé, au foyer d'Hubert le terrassier, deux adorables petits souliers de satin bleu, deux souliers ouatés, douillets et si mignons que j'ai compris l'invite et mis dans ces gentils écrins tout ce que j'avais de plus beau !

De surprise, il y eut des oh ! des ah ! puis le groupe s'éparpilla. La douairière avisa alors Lucette immobile et muette. En voyant s'avancer la vieille dame, notre étourdie, naïvement, d'instinct, abaissa ses jupes encore plus et rentra tellement ses deux pieds sous sa chaise qu'elle en faillit tomber. Si bien que la douairière la devina tout de suite. Elle lui prit la main sans que Lucette osât résister, lui fit traverser doucement la salle de danse et, l'arrêtant sur le moelleux tapis du petit salon, elle sourit :

—C'est moins froid, n'est-ce pas ?

Puis elle appela le neveu du général qui boudait dans son coin :

—Si vous n'avez pas peur d'une petite fille qui perd ses souliers sur la route, faites-la-moi valser ici, sur le tapis ; ça la réchauffera....

Et, quelques minutes après, les invités faisaient cercle autour d'eux. Le neveu du général, très agile et très adroit, n'effleura pas une fois de ses bottes vernies les jolis pieds de Lucette, des petons qui, nacrés par les mailles de soie, venaient au bord de la jupe et puis disparaissaient, tournoyant, se pourchassant, voltigeant comme deux vifs oiseaux roses.

Et les femmes, à cause de la charité spontanée, les hommes, parce que les pieds de Lucette étaient coquets en diable, tous, parce que la douairière l'osa dire avec eux, convinrent que cette façon nouvelle de valser était délicieuse.

CHARLES FOLEY.

LES ANARCHISTES

Prétendent parvenir à la destruction de la société ; une chose qu'ils n'arriveront pas à détruire, c'est la réputation du BAUME RHUMAL, elle est trop solidement assise.

31
